

Gabriella ANGELI

PURE
CHANCE

TOME 1

Le Cadeau

Un obscur objet du désir

HOT NET ROMANCE

Gabriella ANGELI

PURE CHANCE

Tome 1 - Le Cadeau

© Gabriella ANGELI, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3379-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La vie est comme la voile, parfois la mer est calme, et vous pouvez voir
clairement au loin. D'autres fois, elle est agitée, imprévisible et hors de contrôle.
Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous accrocher et espérer que le calme
revienne.*

N.S. Un artiste de talent.

*À mes enfants, mes plus chers critiques, mes plus forts soutiens, avec tout mon
amour.*

Chapitre 1

1992.

Elle parcourait l'endroit en regardant les livres un par un, aimant écouter le froissement des pages sous ses doigts fins. Brillants de curiosité, ses yeux gris-verts observaient les images apparaître et disparaître. Son regard caressait les courbes des visages, leurs proportions subtiles. Elle reposa un grand livre sur l'étagère déjà bien remplie. Les rayons du soleil de ce 26 avril avaient fait dorer sa peau. Elle prit un autre livre sur la table, à côté d'elle, et commença à le feuilleter lentement, concentrée. La librairie était déserte. Le gérant, discret, lisait sous une montagne de livres. Nora était seule dans le monde de flânerie de ses presque 17 ans.

§

Le baladeur sur les oreilles lui donnait le rythme des foulées de sa course. Il sentait les quais aux pavés bitumés défiler sous ses pieds. La Seine coulait, indifférente. Les promeneurs profitaient du printemps ensoleillé et la cathédrale leur présentait ses tours géantes. Arrivé au Pont Neuf, il ralentit son pas pour retrouver un souffle plus calme. À droite, la rue Dauphine l'accueillit en montrant de la résistance. Il la remonta tranquillement, prenant tout son temps, pour arriver à la vitrine qu'il convoitait. Son regard bleu clair s'égara un instant sur les livres d'un présentoir extérieur. Avant d'entrer dans la boutique, Jim l'aperçut au travers de la porte vitrée. Il n'entra pas et la regarda, figé. Un doux sourire aux lèvres, brillante sous la lumière, les yeux baissés sur un beau livre, elle était une femme-enfant, comme dans le tableau de la Vénus née des eaux. Un idéal.

§

Vingt ans après, 2012.

Emporté par le bruit régulier de ses souvenirs douloureux, il fonçait sur son tapis de course. La sueur coulait sur son front, son cou et son dos massif, en rivières. Un de ses groupes venait de subir une violente attaque. Il avait perdu trois de ses meilleurs hommes. Ce pays trop chaud, aux sables mouvants, aux êtres rageurs, lui arrachait les tripes. Il y défendait ses valeurs de Devoir et d'Honneur pour son Pays. Mais c'était un combat difficile. Il stoppa l'infamale machine, attrapa la serviette, la trempa de toute l'eau salée de son corps. Il prit une douche, un repas en groupe, puis le soir il retrouva la solitude de sa couche. Ses yeux bleus clairs fixaient le plafond, un goût d'amertume le tenaillant encore. La mémoire de Jim était tenace. Pour arriver à se détendre, et à s'endormir, il devait se concentrer sur autre chose. *Bientôt l'anniversaire de papa. Un cadeau à lui trouver, mais quoi ? Sur sa carrière ? Dans des conditions de vie si difficiles, comme elles le furent si longtemps pour moi... Ça ne m'inspire pas trop...* Il repensa à la douceur. Ici et maintenant, elle n'avait pas sa place. Il repoussa l'image de ses pensées, pour la tenir loin d'ici, protégée. Comme un prisonnier ayant la clef de sa geôle, avec le pouvoir d'en sortir quand il voulait, il se sentait tiraillé. Il était comme rassuré par sa prison intérieure, ses tâches, sa mission, même si elle était dure, douloureuse. Ses enfants lui manquaient, mais personne ne l'attendait à la maison, sauf ses souvenirs. Un souvenir voulait revenir ici. Celui d'une, qui, elle, ne le quittait jamais, l'accompagnait partout. *La douceur...* Il secoua la tête, et soupira. S'il le décidait, il pouvait prendre des congés. Il décidait bien pour cet attroupement de centaines, de milliers, ces forces armées. *D'accord...* Il rentrerait bientôt pour le voir, pour les voir. *Dans quelques mois, ce sera ses 80 ans. Il faut que je trouve un cadeau beau et unique.* Le sommeil, tant souhaité, arriva enfin.

Il fut réparateur, mais pas consolateur. Au matin, Jim se réveilla avec le poids de ses chagrins sur le cœur. Mais les hommes ne pleurent pas. Ils sont forts. Pas des mauviettes. *Tu ne vas pas chialer, quand même ! ?* se disait-il à lui-même, seul, face à son miroir. Le rasage l'apaisa. Il ferma les yeux, ne voulant que ressentir le grésillement des lames tournantes sur ses poils de barbe drus. *Allez... Encore une journée.* Le souvenir d'un beau visage vint le toucher au cœur. *Pas maintenant, je n'ai pas le temps. Plus tard, s'il te plaît,* donnant à sa pensée un

tendre rendez-vous ultérieur.

Le soir venu, sa maîtrise de la situation, comme celle de sa carrière honorée, l'avait renforcé. Sa conscience aiguë l'humanisait. Le temps passait si vite, lui filant entre les doigts. Ses grandes mains d'homme ouvrirent le clavier noir. *Je me lance. Vas-y, ouvres-toi, maudite boîte.* La lumière bleue de son écran le trouva décidé. *Un cadeau,* songeait-il en lui-même, et le beau visage était là, toujours derrière, flottant dans sa tête. Quand il était seul, il pouvait sombrer dans une profonde, une abyssale tristesse cachée. Mais quelques lumières le ramenaient à la surface. Ses deux petits rires, ses angelots, ses seules amours, ses filles qui l'attendaient à la maison, avec 11h30 de décalage horaire en moins. Ici, pour lui, c'était le soir, et pour elles, le matin. Et là, tout de suite, c'était l'heure de son rendez-vous quasi quotidien. Quelques minutes de cruelle joie. Il effaça de son visage toutes marques pouvant le trahir. Et lança l'appel. La sonnerie retentit. Apparut l'image de l'innocence joyeuse de ses petites filles. Il leur offrit son plus beau sourire.

— *Papaaaa, papa, je te vois !*

— *Moi aussi, moi aussi !*

— *Mes amours chéries, comment ça va ce matin ? Prêtes pour l'école ?* leur dit-il enjoué.

— *Oui !*

— *Oui.*

— *On est prêtes !*

— *On est prêtes.*

— *Molly, arrêtes de répéter tout !! Tu m'énerves ! Laisse-moi d'abord parler à Papa, et après je te le passe.*

— *Maiiis heeeu ! Sally, c'est quand mon tour ?*

— *Les filles, arrêtez de vous chamailler. Vous savez que je n'aime pas ça. Bon, je chronomètre, comme ça, plus de jalousie, d'accord ? Attention, Sally, ma grande, c'est à toi d'abord... Top !*

— *Alors, moi, papa, j'ai eu un bon point hier. J'ai aidé la maîtresse en classe !*

— *Bravo, mon amour, c'est super bien. Je suis très fier de toi, tu es une grande fille sérieuse, tu aides les autres. C'est bien. Au tour de ta petite sœur, Attention ... 3, 2, 1, Molly... Top !*

— *Papaaa...* dit Molly, toute sérieuse.

— *Oui, mon bébé ?*

— *Quand est-ce que tu rentres ? Tu me manques trop...* lui dit-elle, prête à pleurer.

— *Mon bébé, ne pleures pas. Papa rentre bientôt, promis... Allez, si tu mouilles ton beau t-shirt, ça va te faire tout bizarre, tout à l'heure. Fais-moi un sourire. Plus grand. Encore plus grand ! Eh bah voilà ! Je te fais plein de bisous énormes,* lui dit-il, doucement, les yeux rieurs.

— *Le chrono est fini, dis, papounet ? Montre-moi !* dit Molly.

— *Oui, il est fini, depuis un bon moment, mon ange,* dit-il, en montrant sa montre à la petite fille curieuse. *Allez zou, à l'école ! Papa vous aime.*

— *On t'aaaaime !*

— *On t'aime !*

— *Moi plus...*

— *Mais heu ! Moi encore plus, Na !*

— *Molly, arrêtes ! ! Allez, viens. Donne-moi ta main, chipie,* lui dit Sally, protectrice et gentille.

Et la communication s'arrêta. Comme à chaque fois, Jim était heureux, et malheureux à la fois.

Sa tête retomba entre ses mains. Soufflant fort, il respira mal. *Vas-y, pleures,* s'autorisa-t-il, à lui-même, *Les larmes sont l'extrême sourire, selon Stendhal,* songea-t-il, en exprimant son émotion. Calme, sans un bruit, la tête entre ses mains, Jim les laissa couler. Ses larmes tombèrent en gouttes têtues sur la surface

lisse de son bureau. Il les avait refusées à sa petite fille, il se sacrifiait à sa place. À la fin, sa respiration reprit une amplitude dans sa poitrine. Il se redressa, soupira fort, essuya la table, et s'obligea à oublier, pour le moment. *Se concentrer sur autre chose. Le cadeau.* L'effet décontractant naturel se fit attendre, mais il vînt. L'image de la douceur lui remonta en mémoire, en même temps que l'anesthésie attendue. Il se laissa aller à sa rêverie. Il se sentit un peu mieux, rouvrit la *boîte*, et tapota. Il navigua sur la toile cherchant à trouver une idée qui serait un vrai présent personnel. Un cadeau touchant, montrant à son père combien il l'aimait encore. Le voir sourire, le bonheur sur son visage. Qu'il soit surpris et honoré. Quelque chose que la famille pourrait garder en souvenir de lui, plus tard. *Un portrait, évidemment. C'est vraiment moi, ça. Ce sont mes goûts, mes préférences. Les Arts, les Beaux-Arts surtout.* Un instant transporté dans le passé, il se revit à Paris lors de ses études supérieures d'Histoire de L'Art, durant lesquelles il put découvrir sa passion pour Botticelli, entre autres grands maîtres, ainsi que le visage qui le hantait depuis. Soulagé d'avoir trouvé l'idée, Jim entama sa recherche d'un artiste portraitiste pour lui faire réaliser ce cadeau pour son père.

§

Elle ouvrit son parapluie, sortit sur la terrasse et referma la porte de la cuisine derrière elle. Le temps était gris. Nora leva son visage vers le ciel, et vit que ça ne durerait pas. Le ciel bleu au loin s'approchait et viendrait chasser les nuages. Les gouttes glissèrent sur la toile colorée, épargnant ses habits et ses cheveux sombres. Respirant l'air frais, en remplissant sa poitrine de ce mélange odorant de végétaux et d'embruns, elle traversa lentement le grand jardin arboré d'une immense palette de verts. Les arbres aux essences variées offraient aux yeux un apaisement, et aux esprits la réflexion. Le calme vent faisait onduler et chanter leurs hautes cimes. Un jardin dans un jardin. La campagne autour entourait de ses bras ce lieu, ne laissant pas voir de frontière. Elle continua à s'avancer pour ouvrir une porte vitrée. En entrant dans la grande pièce presque vide, elle ressentit sa solitude comme une page blanche à remplir. Effrayante, passionnante, donnant des vertiges, laissant toutes les libertés, et tous les pouvoirs possibles. Les pains d'argiles colorées attendaient patiemment, en bon ordre, qu'elle les choisisse. Les étagères, sages elles aussi, portaient sans